

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 10 (1872)
Heft: 4

Artikel: La chasse aux flambeaux
Autor: Golzan, Léon
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-181767>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 19.11.2024

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Chailly. Ce hameau est au milieu de très bons fonds quoique de pénible exploitation. La ville de Lausanne y a fondé une école qui rassemble tous les enfants des campagnes voisines; il y en a de trente à quarante. Le régent fait, le dimanche après midi, le service pour les vieillards infirmes.

Il y a un rocher découvert au dessus du hameau où de pauvres gens ont abergé du public le droit de creuser dans le roc des habitations; ils s'y sont assez bien arrangés et ont porté de la terre sur la roche pour y avoir de petits jardins qui sont très précoces. Ainsi ce hameau s'est accru de trois ménages et d'un très joli petit clos de vignes qui ont remplacé un mauvais bois de châtaigniers.

La chasse aux flambeaux.

Le comte du Nord, plus tard Paul Ier, empereur de toutes les Russies, voyageait en Europe; il vint en France, à Paris. A la cour, on lui parla de Chantilly; il voulut le voir.

La réception fut majestueuse; elle parut froide. Après le dîner, après la promenade, après le jeu, il y avait encore de l'ennui, comme pendant le jeu, la promenade et le dîner.

Alors M. le prince proposa au comte du Nord, pour passer plus agréablement le reste de la soirée, une partie de chasse dans la forêt. Cette invitation, faite à dix heures de la nuit et d'un ton sérieux, étonna beaucoup le comte qui se la fit répéter, et qui n'y adhéra que sous forme de plaisanterie, n'imaginant pas qu'il fût possible de courre le sanglier et le cerf au milieu de l'obscurité.

Aussitôt, à un signal donné par le prince, les chevaux tout sellés, tout bridés, sont conduits dans la cour des écuries; les chiens réunis en groupes, les piqueurs rassemblés; gentilshommes, valets coureurs, tout met le pied à l'étrier. Le cor sonne, le prince de Condé et le comte du Nord s'élancent sur leurs chevaux; quelques dames osent suivre les aventureux chasseurs.

La soirée est belle; la lune rayonne sur les magnifiques bois de Sylvie; la pelouse, vaste lac de gazon, jette son parfum à la nuit; on la foule quelque temps en silence. Il y a de l'étonnement dans ces chiens et dans ces chevaux éveillés au milieu de leur sommeil pour obéir à l'impérieuse voix de la chasse, à l'heure où tout dort, jusqu'aux arbres. Ils cherchent leur soleil et leur rosée si fraîche du matin, et ces masses sonores d'air qui répètent avec la pureté du cristal les aboiements, les hennissements, les fanfares; ils ne comprennent pas pour quelle étrange courre on a réuni leurs meutes. Humbles comme tous les animaux le sont la nuit, les chevaux battent le gazon d'un galop douteux; les chiens, l'oreille basse et le museau en quête, ne savent où chercher leur piste, sous un ciel sans vent connu, plein d'exhalaisons où ne se mêle aucune trace de gibier. Le gibier dort, le sanglier dans ses joncs sauvages et ses mares; le cerf sous les charmes immobiles, les oiseaux sous un ciel immobile. La grande âme de la forêt, avec toutes ses agitations et ses intelligences, repose.

Et les chasseurs ont déjà passé la grille du château; ils sont deux cents, maîtres et valets. C'est la grande route du connétable. Le cor retentit.

Une lumière brille, deux lumières, vingt lumières, mille; on y voit à vingt pas, à une lieue, à droite, à gauche, partout; mille sinuosités, trente ou quarante lieues de lignes courbes s'embrasent; les lumières ruissellent comme des fleuves; les routes qui s'entrecroisent, étroites et rapides, s'illuminent aussi et vues comme une flèche jusqu'à ce qu'elles rencontrent une table, un carrefour qui les fasse tourner ou jaillir en nouvelles routes de feu, pour, plus loin, après avoir encore couru, être brisées de nouveau jusqu'aux limites indéterminées du bois, de carrefour en carrefour, de poteau en poteau, de rond-point en rond-point.

Le jour n'a pas cet éclat. Sur le feuillage ou sous le feuillage, les mêmes tremblements de lumière; les mêmes gouttes de clarté sur les branches intermédiaires, comme à midi,

l'été; et à ce jour factice, les oiseaux s'éveillent, battent des ailes et chantent; les chiens ont retrouvé leur voix, les chevaux leurs pas. Dans les fourrés, le cerf remue; dans les bauge, le sanglier grogne. Toutes les harmonies s'éveillent sans l'ordre de Dieu. En avant les chevaux, les chiens et les hommes! En avant les limiers qui débusquent le cerf, trompent toutes ses allures, qui saisissent dans l'air le cri qu'il y a jeté, sur la terre le souffle qu'il y a répandu, dans l'eau la trace qu'il y a laissée, qui vont, qui bondissent, qui nagent, avec cette rectitude de volonté dont la pensée s'épouvante! En avant donc les chiens! puisqu'il est midi! qu'on va sonner la curée! Il est midi, le ciel est rempli d'étoiles.

Quelle magnifique surprise pour Monsieur le comte du Nord que cette forêt, qui contient près de huit mille arpents, illuminée comme un palais le jour de la naissance d'un souverain! Ce fut dans cet instant qu'il dit au plus âgé des princes: « Jusqu'à présent, les rois m'ont reçu en ami; aujourd'hui Condé me reçoit en roi. »

Le prestige de cette illumination était dû à des torches de résine portées par les vassaux de monseigneur. De dix pas en dix pas, un paysan, à la livrée du prince, était le chandelier immobile d'une torche. Continuons la fête.

Les cerfs de la forêt, à ce midi sans aurore, reconnurent leur ennemi, l'homme, et s'élançèrent dans les allées par troupeaux, croyant à la réalité du jour.

C'était vraiment grand et digne d'un prince que ce spectacle d'animaux courant sur une ligne de feu entre d'immobiles flambeaux, surtout lorsqu'ils apparaissaient au fond de la perspective, alors qu'on ne distinguait plus que leur bois, et que les torches semblaient des étincelles.

C'était vraiment grand et beau! Le bruit du cor dans une nuit semblable, où le plaisir avait l'aspect du désastre, la joie le caractère de l'effroi, la fête celui d'un incendie.

Le cerf fut débusqué; alors un spectacle toujours neuf, toujours admirable à la clarté du jour, emprunta de la clarté des flambeaux un étrange spectacle. Chevaux, chiens et chasseurs dérobent en courant à ce bariolage de couleurs, tranchées de vert sombre et de fumée de résine alternativement, des ombres fortes ou effacées par les lumières.

Obligé de parcourir sans déviation la ligne de feu qui brûle ses deux prunelles, le cerf renverse, tantôt à droite, tantôt à gauche, six hommes ou six flambeaux, peu importe. Les vassaux se rapprochent et la symétrie n'a pas à souffrir. Pauvre cerf, comme il va, malgré les chiens pendus en grappe à ses flancs, malgré les chevaux, autres chiens plus forts qui hennissent, malgré les hommes, autres chiens qui parlent! Il devance ces chiens, ces hommes, ces chevaux, le vent, la pensée; mais il ne peut devancer ce qui est immobile et qui ne finit pas, des hommes debout, des torches enflammées. Il sait le carrefour du Connétable; il y pense; il y est; c'est une lieue. Il en franchit d'un bond la colossale table de pierre; autour de la table encore du feu! Il sait le carrefour de l'Abreuvoir, il y est; il est déjà plus loin; il a encore vu du feu. Alors sa vitesse n'est plus un élan, c'est un vol; ses quatre jambes pliées sous le ventre, sa tête disparue dans la ligne allongée de son corps, entièrement masquée par le massacre de son bois, il parcourt les espaces avant de les avoir conçus; les espaces ne sont plus que des êtres de raison; les hommes et les arbres sont des lignes noires, les torches une ligne rouge, lui une pensée. Il ne doit plus compter ni sur l'air ni sur la terre: la terre et l'air sont peuplés de bruits qui sonnent sa mort. Aux étangs! aux étangs! il y en a cinq au milieu de la forêt. A des heures plus douces et quand la lune les éclairait, il y est venu avec les faons et les biches y boire et s'y rafraîchir.

Aux étangs! il y court.

Aux étangs, les chiens ont devancé le cerf, et là, comme ailleurs, la fatale illumination des torches l'attend. Rien n'est beau comme les étangs, pourpres des flammes qui les cerrent, réfléchissant les étoiles immobiles et la fumée qui court à leur surface. Le cerf y plonge, et le bruit de sa chute se perd au milieu du bruit des chevaux et des hommes qui arrivent, des chiens qui sont arrivés.

Ce fut un moment dont le souvenir ne se perdra pas, celui où les princes et leur innombrable suite, penchés curieusement sur leurs chevaux, à la lueur de ce lac, alors véritable miroir ardent, furent témoins de la prise et de la mort du

cerf. Tout était rouge, eau, ciel, cavaliers, dames, chasseurs, chevaux, chiens; auprès et au loin tout était rouge.

On déchira le cerf; les chiens eurent le morceau d'éélite; des dames de la cour rirent comme des folles; le cerf pleura. Cette fête coûta prodigieusement, mais monseigneur le comte du Nord avait eu une chasse aux flambeaux.

Au château, le souper attendait le retour des chasseurs. Ils furent reçus sous une tente parée d'emblèmes analogues à la fête: des bois de cerf soutenaient les rideaux et les draperies. Au-dessus, quand les prestiges du cuisinier et de l'échanson, deux emplois où les premiers mérites se sont toujours mis en relief dans la maison des Condé, témoin Vatel, eurent achevé d'éblouir l'imagination septentrionale de l'illustre étranger, le prince se leva et dit au comte du Nord: « Où Monsieur le comte croit-il être? » — Je crois être, répond celui-ci, dans le château de Condé, le plus noblement hospitalier des princes, et dans son plus riche appartement.

Les rideaux s'écartent; les deux portes du pavillon s'ouvrent, et le comte du Nord, à son inexprimable étonnement, se trouve au centre des écuries du château. Trois cents chevaux, chacun dans sa stalle, ceux-ci hennissent, ceux-ci courbés sur l'avoine, ceux-là perdant la sueur sous l'éponge, ceux-là frappant les dalles, tous sous la main d'un domestique, complètent cette surprenante perspective.

LÉON GOLZAN.

La botta merveillausa

On vèyai l'ai ia quoquè z'annâie, per lo gro dè Vaud, on cô dè per lé que l'ai dezan Maufé, pocin que n'avâi què quatrou dei à na man. Ie portâvé sur son dou onna grôcha botta rodze in fer blianc, et l'apèlâvé sa botta, la botta merveillausa. L'allâvé avoé per lè velâdzou po gari cliau qu'étan malâdou et que voliâvon mettre sa botta. Quand l'étâi messâ, l'étatzivè bin adrei tot amon, poui seringâvé din sta botta, ne sé pas coumein, avoé on piston que dezai, po fère saillilo soclliou. Ao bè don momin la tzamba inflîâvé et Maufé lao dezâi: « Lé lè z'umeu que déchindon, vo z'ité binstou gari.

Héla! qu'arrivâvé-t-e? cin que l'arrevè avoé ti lè remidou dâi mâidzo: lè z'on sé gareçon et na pa lè z'ôtrou. On n'a djamé su se la botta lai fasâi ôquiè.

On iâdzou que l'étâi z'allâ per lè Combremont, l'ai avèi onna tota bouna féna qu'étâi bin malâda, et sé dzin vollira lai fère mettre la botta, ma sta on féna ne volliu pas; lao deze: Avoé sa botta ne tiré quié la mâiti dei z'umeu, lè pocin que dè cliau que mettân la botta lliein a bounadrei que moairon. Onna botta lé bouna po lé campetzan que n'an qu'onna tsamba: ié duvé tzambé ie fo duvé botté, ne vù pas autramein.

Du clia rézon jè la Grittelé à Moïse, nion ne volie plieqqa mettre la botta merveillausa, l'in failliâi duvé, et Maufé, qu'étâi prau fin, s'apèçut que tot étâi fini po lli. L'alla vindrè sa botta ao fin fon d'au canton dé Fribo, et ao lieu d'allâ rôda du velâdzo à velâdzo po gari lé dzin avoé ôquié que ne poâvé rin, sé remette a betsi lé trufé et l'ai ia to pllin gâgni.

Les pêcheurs de perles.

Hélas! si les perles prenaient une voix, elles auseraient à raconter bien des iniquités, bien des cruautés, et seraient mouillées de bien des larmes, car es malheureux pêcheurs de perles ont à subir une

triste vie et à passer d'affreux dangers avant d'arriver à leur fin prématurée.

On sait que la perle est un corps dur, brillant, nacré et rond qui se forme dans l'intérieur de plusieurs coquillages. C'est sur les côtes de Ceylan et de l'île de Bahrein, dans le golfe Persique, que se pêchent les perles les plus fines. Pendant les mois de février et de mars, ces rivages présentent tout à coup un étrange spectacle: les sables du rivage et les rochers de corail se couvrent de tentes aux vives couleurs, aux pavillons flottants, et il se rassemble là des plongeurs et des marchands, des vendeurs de poissons et des bouchers, des calfats et des fabricants de voiles, des joaillers et des oisifs, des Asiatiques et des Africains, qui circulent, qui parlent haut, qui se heurtent, qui trafiquent et cherchent à s'enrichir par quelque heureux hasard. Il y a là aussi des prêtres et serviteurs d'idoles, qui lèvent des impôts sur les pêcheurs superstitieux, se font apporter des offrandes et imposent des jours fériés, ensorte que le gain des malheureux pêcheurs est à demi dépensé d'avance, et que leurs journées de de travail se réduisent à environ 30 jours dans toute la saison.

Lorsque tout est prêt, un Parsis ou un Hindou vient, moyennant finances, bénir les flots pour en écarter les requins; des magistrats et des sorciers, toujours moyennant finances, distribuent des amulettes et prononcent des formules sacramentelles. Au moment où les bateaux vont partir, on voit, debout sur la poupe de la barque principale un vieux charlatan, qui passe pour un enchanteur et se vante de soumettre les requins à sa puissance; il agite ses mains décharnées, il fait des contorsions, il saute, il pousse des hurlements et en arrive à inspirer aux pêcheurs autant d'effroi qu'il prétend en inspirer aux requins. On observe le jeûne le plus rigoureux pendant toutes ces cérémonies, et on ne part que lorsque l'enchanteur a enfin déclaré le moment propice; il en donne le signal par des cris affreux, auxquels les pêcheurs répondent en chœur, puis on distribue de larges rations d'une espèce de rhum fait avec du vin de palmier, et le travail sérieux commence.

Les barques se rassemblent ordinairement à une heure assez avancée de la nuit; quand elles sont réunies, on tire un coup de canon et on met la voile pour la « pêcherie, » située vers le côté ouest du golfe Persique, afin d'y arriver avant le point du jour, pour que les plongeurs puissent commencer leurs opérations au moment même où le soleil paraît sortir de la mer.

Chaque barque contient, outre le pilote, dix rameurs et dix plongeurs: ces derniers complètement nus et la peau frottée d'huile, travaillent au nombre de cinq pendant que les cinq autres se reposent à tour de rôle; avant de plonger, ils se compriment les narines au moyen d'un morceau de corne qui empêche l'eau d'y pénétrer, se bouchent les oreilles avec de la cire, s'attachent par une corde à la ceinture le réseau-sac qui doit renfermer les huîtres, et prennent entre leurs pieds un lourd morceau de granit rouge destiné à faciliter et accélérer leur